

« Jazz du monde » . Cette seizième édition du festival commingeois annonce clairement la couleur. Plutôt les couleurs. Bernard Cadène, auteur, comme à l'accoutumée, de l'affiche, rutilante, flamboyante, s'entend comme nul autre à les faire briller de mille feux. Le propos est donc clairement défini : célébrer le mariage du jazz et des musiques du monde dans toute leur diversité. Un éclectisme que Pierre Jammes, président du CLAP, revendique dans son éditorial. Une volonté que vient corroborer la programmation. S'y côtoient des artistes de tous styles, venus de divers horizons.

JEAN-CHRISTOPHE CHASSOL



©J-M Pouyfourcat

Ouvert le 8 mai, au cinéma Le Régent, par un ciné-concert de Christophe Chassol (fort réussi, aux dires de ceux qui ont eu la chance d'y assister), le festival s'est poursuivi le lendemain, au Parc des Expositions de Saint-Gaudens, par la prestation d'Omer Avital en quintette.

OMER AVITAL



©Dominique Rimbault

Omer Avital (b), Eden Ladin (p, claviers), Ofri Nehemya (dm), Asaf Yuria (ts, ss), Alexander Levin (ts).

Saint-Gaudens, Parc des Expositions, 9 mai.

Celui que l'on a parfois surnommé le Mingus israélien, pour sa capacité à explorer des univers musicaux contrastés et à galvaniser ses partenaires par un accompagnement vigoureux, a prouvé que sa réputation n'était en rien usurpée. C'est un contrebassiste à la fois puissant et véloce. Spectaculaire. Cheville ouvrière d'un groupe qu'il dirige du geste et de la voix, se livrant autour de son instrument à des pantomimes expressives. Improvisateur inspiré, notamment sur le blues. Il n'hésite pas à persiller ses soli de citations puisées à diverses sources, dont J.S. Bach à qui il emprunte quelques mesures d'une suite pour violoncelle.

Ses partenaires manifestent semblable énergie et font montre, eux aussi, de réelles qualités d'improvisateurs. Ainsi peut-on apprécier, dans des configurations variables – du solo absolu au quintette en passant par le classique trio piano-contrebasse-batterie – la fougue d'Asaf Yuria, singulièrement au soprano où il évoque parfois Coltrane, la technique d'Eden Ladin ou le drive constant d'Ofri Nehemya. D'autant que le leader leur laisse la bride sur le cou et leur autorise de longs développements.

En ressort, par contraste, la qualité d'arrangements visant avant tout à l'efficacité. Assez élaborés toutefois pour valoriser l'alliance des deux saxophonistes, tant dans les passages dialogués que lorsqu'ils privilégient l'unisson. Quant au répertoire, difficile de lui assigner une quelconque définition. Du funk, du blues (mais « revisité »), du hard bop, quelques échappées vers l'improvisation libre, des bribes de mélodies orientales, des réminiscences folkloriques, voire des emprunts furtifs à la soul. Le tout brassé dans le creuset d'un enthousiasme assez communicatif pour y acquérir une originalité certaine. Si bien que le public, nombreux, adhère d'emblée à un concert mené tambour battant – et pas seulement par le drumming stimulant d'Ofri Nehemya.

LISA SIMONE



Lisa Simone (voc), Hervé Samb (g), Gino Chantoiseau (cb, b), Sonny Troupé (dm).

Saint-Gaudens, Parc des Expositions, 9 mai.

En seconde partie, Lisa Simone. Fille de Nina, elle a connu une existence chaotique à maints égards. Et aussi la difficulté des descendants à se faire un prénom. De fait, elle a attendu l'enregistrement de son premier disque pour l'ajouter à son patronyme. Connue jusque là comme comédienne et interprète des grands shows de Broadway, elle a, après la disparition de sa mère en 2003, entamé une nouvelle carrière de chanteuse, reprenant ainsi l'héritage maternel. Un héritage qu'elle revendique haut et fort et qui nourrit en grande partie la thématique de ses chansons.

Son dernier album, « My World » (2016) donne une idée assez juste de son talent et des influences qui innervent son répertoire. Celui-ci constitue le fonds dans lequel elle puise. Assez profond pour émouvoir, assez attrayant pour séduire un public sensible à la qualité de sa voix de mezzo soprano. Elle en reprend ce soir les morceaux, les commente, détaille leur genèse. Un véritable show où elle est soutenue par le tempo rigoureux de Gino Chantoiseau, la subtilité de Sonny Troupé, fin coloriste usant à bon escient des contrastes sonores, la verve d'Hervé Samb.

De son passé de comédienne, Lisa a retenu l'art de la scène, et d'abord celui d'utiliser toutes les ressources d'un corps resté gracile. La démonstration vivante que la danse et la musique sont inséparables. Jusqu'à ses mains, virevoltantes, expressives. Elles font irrésistiblement penser à celles des ballerines balinaises. Surtout, elle connaît toutes les astuces permettant de séduire le public, établissant avec lui un dialogue d'autant plus savoureux que son français reste (à dessein ?) hésitant. Elle évoque sa mère, invite l'assistance à reprendre en chœur un refrain, parcourt les travées pour serrer quelques mains et semer l'effervescence parmi les amateurs de selfies... Bref, toute la lyre. Et tous les ingrédients réunis pour que sa prestation, convaincante, réponde pleinement à ce qu'on pouvait en attendre.

Jacques Aboucaya

Jazz en Comminges. 11 May 2018 #Le Jazz Live

Une soirée contrastée, comme les affectionnent les organisateurs d'un festival placé, on l'a dit, sous le signe de la diversité. Elle répond à merveille à leur souci pédagogique : faire découvrir à un large public diverses facettes du jazz tel qu'il est actuellement élaboré à travers le monde.

En première partie, le trompettiste Avishai Cohen, ami et partenaire d'Omer Avital qui a rallié hier, dans cette salle, tous les suffrages. Il se produit à la tête d'un quartette au sein duquel figure l'excellent Yonathan Avishai, à qui le lie une complicité manifeste. Le pianiste figure en effet dans son dernier album « Into the Silence », paru en 2016 chez Blue Note. Quant aux deux autres membres du quartette, ils s'intègrent parfaitement au projet porté par le trompettiste.

Avishai Cohen



©Jean-Christophe Charrier

Avishai Cohen (tp), Yonathan Avishai (p), Barak Mori (b), Ziv Ravitz (dm).

Saint-Gaudens, Parc des Expositions, 10 mai.

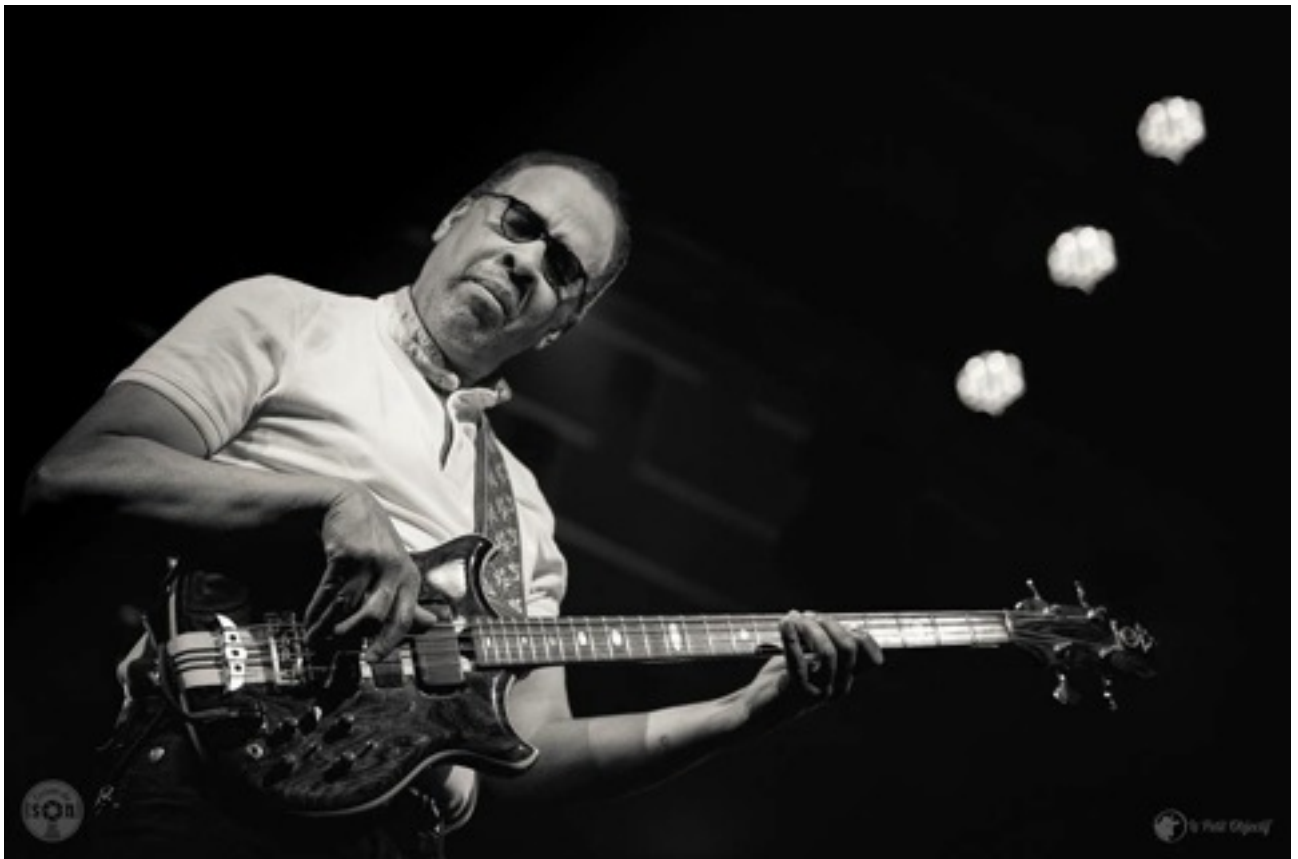
« Into the Silence » fournit une large part de la thématique développée ce soir. Composée dans les mois qui ont suivi la disparition du père du trompettiste, la musique va au-delà de la seule expression du deuil. Elle le transcende, d'une certaine manière. Invite à une méditation qui est aussi une quête de la sérénité. Emblématique à cet égard, outre le titre éponyme, Life and Death. Un des sommets du concert. Il en résume la charge émotionnelle en même temps qu'il précise ses enjeux.

Comment ne pas être séduit ? Le quartette sait, d'entrée de jeu, instaurer un climat de recueillement, de méditation, avant d'alterner phases de calme et moments de tension, jusqu'au

déchaînement qui confine au cri. Cri de révolte ou de libération ? D'accablement ou d'allégresse ? Célébration d'une sérénité reconquise ? A chacun d'en décider. Ce qui est certain, c'est que cette musique épurée, probe, dépourvue d'esbroufe, qui joue volontiers sur la polyrythmie et la répétition de motifs mélodiques, ménage à chacun de larges espaces. Les solistes s'expriment librement, sans qu'en soit affecté le son d'ensemble. Il faut dire que tous se plient aux exigences d'une musique qui ne cède jamais au pathos. Elle porte la marque d'une recherche de pureté, de profondeur confinant à l'ascèse.

Chaque note, ou presque, émise par la trompette d'Avishai Cohen évoque Miles. Plus précisément, le Miles de la période Gil Evans (une longue citation, ou paraphrase, du Concerto de Aranjuez en témoigne opportunément). Limpidité du son dépourvu de vibrato, phrasé, lyrisme contenu, qu'il joue ouvert ou avec sourdine. Recherche, toujours, d'un minimalisme porteur d'intensité. Jusqu'à la posture, pavillon pointé vers le sol. Un patronage revendiqué. Avishai Cohen n'a jamais caché son admiration pour un musicien à l'emprise duquel il a su s'arracher pour développer son propre idiome. La sobriété du style de Yonathan Avishai répond à la même exigence. Tout comme la rythmique, exemplaire à l'image d'un concert qui gardera pour le plus grand nombre la saveur d'une révélation.

Stanley Clarke



©Laurent Sabathé

Stanley Clarke (cb, b), Cameron Graves (claviers), Beka Gochiasvili (p, elp), Shariq Tucker (dm)
Salar Nader (percu).

Saint-Gaudens, Parc des Expositions, 10 mai.

La prestation de Stanley Clarke devait, elle aussi, réserver des surprises, mais d'un autre ordre. Car ceux qui s'attendaient à découvrir ou à redécouvrir le bassiste héraut d'un jazz rock exubérant, expressionniste, en auront été pour leurs frais. La guitare basse est reléguée au second plan au profit de la contrebasse dont Clarke use avec moins de parcimonie que par le passé et sur laquelle, du reste, il fait montre d'une technique prodigieuse. Il faudra attendre le rappel pour que se réveille le souvenir des grandes heures de la fusion, celles du Return to Forever de Chick Corea, ou celles, plus récentes, de ses confrontations avec Marcus Miller et Victor Wooten.

Jusque là, une longue, lente montée en puissance. Un feu couvant sous la cendre. Un groupe composé d'individualités brillantes, certes, mais dont les talents se juxtaposent plus qu'ils ne se conjuguent. Une succession de soli, non cette communion appréciée en première partie. L'impression d'entendre un prélude interminable (certains diront lénifiant). Un hors-d'œuvre dont on s'aperçoit, non sans une certaine stupéfaction, qu'il constituait en réalité le plat de résistance. Si on voulait filer la métaphore et passer du domaine culinaire à celui de la peinture, on pourrait qualifier cette musique d'impressionniste. Voire de pointilliste. On attendait un Munch, on a eu un Seurat.

Le leader ne ménage certes pas sa peine. Véritable catalyseur, il sollicite ses partenaires, esquisse ici un duo, là un échange collectif. Le tout ne manque pas de charme. Mais, disons-le, on reste sur sa faim. L'intensité du concert précédent aurait-il fait naître des attentes hors de proportion ? Aurait-il suffi d'inverser l'ordre de passage des deux groupes pour rétablir l'équilibre ? Peut-être... Tel est le côté imprévisible du jazz. Là réside une bonne part de sa séduction.

Jacques Aboucaya

Jazz en Comminges. De Jean-Luc Ponty à Roberto Fonseca 13 May 2018 #Le Jazz Live

Deux dernières soirées qui viennent confirmer, si besoin était, que le jazz actuel présente de multiples visages. Qu'il se joue de l'espace comme du temps, mêle avec allégresse passé et présent, voire futur. Tel est l'enseignement que l'on pourra tirer de cette seizième édition.

Exemplaires, les concerts du 11 mai.

En première partie, **Jean-Luc Ponty** plonge dans sa grande période des années 70-80. Il en exhume des pépites, les fait étinceler, leur redonne l'éclat du neuf tandis que, dans le même esprit sinon la même forme, Cory Henry perpétue la tradition de la Great Black Music. Le lendemain, l'ultime prestation est dévolue à Roberto Fonseca, pianiste confirmé et attendu par un public conquis d'avance. Celui-ci aura, en première partie, découvert Kamasi Washington, porte-parole d'une génération qui entend donner au jazz un nouvel élan. Et même une nouvelle définition. N'a-t-il pas déclaré « le jazz, c'est juste un mot. La musique que l'on joue est au-dessus de ce mot » ?

Jean-Luc Ponty (vln), William Lecomte (p, claviers) , Jean-Marie Ecay (g), Guy Nsangué (b), Damien Schmitt (dm).

Saint-Gaudens, 11 mai.



Jean-Luc Ponty © Hervé Goussé

Les métamorphoses de Jean-Luc Ponty ne se comptent plus. Issu du courant bop dont il fut, à ses débuts, une figure des plus prometteuses, il bifurqua, sous l'influence de musiciens comme Frank Zappa, vers des formes plus populaires, comme le rock qu'il intégra très vite à ses propres conceptions. Son goût pour l'expérimentation et les acquis de l'électronique ont fait le reste. A savoir une brillante carrière américaine, des collaborations prestigieuses. Sans oublier que ce compositeur fécond est aussi un brillant improvisateur qui s'appuie sur une technique hors de pair. Il a choisi ce soir de faire revivre une époque particulièrement féconde, celle des années 60 et 70. Soit sa période jazz rock, au cours de laquelle il a composé et enregistré abondamment. Il puise dans ses multiples albums – en particulier « The Enigmatic Ocean » (1977) ou encore, de 1976, « Imaginary Voyage » – les pièces qu'il choisit d'interpréter, entouré par un quintette qui lui offre un écrin somptueux.

Ce groupe pourrait offrir au slogan publicitaire « tout électrique », en usage jadis et encore naguère, une illustration éloquent. Nulle place pour un son « acoustique » dans un ensemble dont le dénominateur commun demeure la virtuosité. Une rythmique à laquelle le bassiste camerounais Guy Nsangué assure une assise inébranlable, des solistes de la trempe de William Lecomte et Jean-Marie Ecay. A la baguette, ou plutôt à l'archet, un Ponty impérial, plus juvénile que jamais. Des suites telles The Struggle Of The Turtle To The Sea ou The Gardens Of Babylon ont résisté à l'épreuve du temps. Elles retrouvent ici toute leur fraîcheur et le public, largement composé de gens trop jeunes pour avoir connu cette époque, manifestent leur enthousiasme. Il n'est assurément pas de meilleure preuve que cette musique a gardé tout son pouvoir.

Cory Henry & The Funk Apostles



Cory Henry ©Ian Arné

Cory Henry (org, voc), Nick Semrad (claviers), Adam Agati (g), Sharey Reed (b), Brenton Taron Lockett (dm), Denise Soudamine (chœur), Tiffany Steveson (chœur).

Saint-Gaudens, 11 mai.

Cory Henry plonge encore plus profond dans le passé. Jusqu'aux racines profanes et sacrées, celles du blues, du gospel. Les fondements de la musique noire américaine auxquels le funk a donné des couleurs nouvelles. Son groupe, dont le nom même suggère une forme de prosélytisme, s'inscrit dans ce grand courant, le sert avec une ardeur, un élan, une conviction indubitables. L'organiste-chanteur connaît lui aussi la magie de l'électronique. Le pouvoir de sidération des décibels. Nul tympan n'y pourrait résister. En dépit de bouchons d'oreille à toute épreuve. Je l'avoue, j'ai capitulé très vite. En rase campagne – où, dans le lointain, me parvenaient encore des clameurs frénétiques...

Kamasi Washington



©Dominique Rimbault

Kamasi Washington (ts), Ryan Porter (tb), Brandon Coleman (claviers), Rickey Washington (fl, ss), Joshua Crumbley (b), Patrice Quinn (voc), Ronald Bruner, Tony Austin (dm).

Saint-Gaudens, 12 mai

La présence de deux batteurs qui se livreront, au cours du concert, à une joute spectaculaire, fait immédiatement penser au double quartette d'Ornette Coleman. La comparaison s'arrête là. S'il fallait trouver des références à la musique du saxophoniste et de son groupe, c'est plutôt du côté de John Coltrane qu'il faudrait chercher, celui de « A Love Supreme ». Ou encore d'Albert Ayler, pour l'élan quasiment mystique et les mélodies d'une charmante fraîcheur. Avec d'autres réminiscences qui se font jour, plus ou moins fugitivement, au cours d'une prestation remarquable par son intensité et une constante recherche de la transe.

Mais ce qui frappe de prime abord, c'est l'originalité du propos. A la fois solidement ancré dans la tradition et résolument futuriste. Une synthèse improbable entre le groove, les recherches mélodiques et harmoniques les plus actuelles et l'aspiration à une manière de spiritualité, incarnée, concrétisée par la gestuelle aussi insolite que suggestive de Patrice Quinn. La chanteuse, connue, à l'instar de Nina Simone, pour son engagement en faveur des droits civiques, semble avoir sublimé une cause qu'elle a transposée sur un autre plan. Ce que suggère une pantomime inspirée des asanas du yoga. Elle mime littéralement les interventions des divers solistes, intervient du geste et de la voix dans les tutti. Un cérémonial, une dramaturgie qui enrichit la musique, la prolonge en lui donnant une dimension visuelle.

Remarquable aussi, et même propre à subjuguier, l'équilibre atteint entre les passages arrangés, interprétés par un ensemble cohérent, et la personnalité de musiciens auxquels Kamasi Washington accorde de larges espaces de liberté. S'illustrent tour à tour Brandon Coleman, virtuose dont chaque solo est un véritable feu d'artifice et repose sur une construction cohérente, le tromboniste Ryan Porter, à la sonorité ronde et au phrasé véloce. Sans oublier un invité inattendu, le propre père du leader, Rickey Washington, à la flûte et au soprano. Quant à Kamasi lui-même, il pourrait à lui seul symboliser la synthèse vers laquelle il tend. Sa vêtue, d'inspiration africaine, évoque sans doute ses racines lointaines. Sa musique, où les répétitions de cellules constituent autant de paliers vers la transe, puise dans un inconscient collectif nourri aussi bien de gospel que de polyrythmie africaine. Elle est en même temps profondément novatrice, dégage une énergie à laquelle il est impossible de rester insensible. Tel est bien son pouvoir d'envoûtement.

Roberto Fonseca



©Jean-Christophe Charrier

Roberto Fonseca (p, elp, voc), Yandy Martinez (b, elb), Ruly Herrera (dm).

Saint-Gaudens, 12 mai.

Que reste-t-il du Roberto Fonseca que l'on a connu, au début des années 2000, pianiste plus que prometteur, au sein du Buena Vista Social Club d'Ibrahim Ferrer et Omara Portuondo ? Un instrumentiste brillant, à la technique éprouvée, au toucher limpide. Un improvisateur capable d'entraîner les auditeurs dans des voyages au long cours. Il convient désormais d'ajouter à ces qualités celle de leader d'un trio soudé, efficace, à la musicalité éprouvée. Yady Martinez y rayonne, singulièrement lorsqu'il use de l'archet sur sa contrebasse (son introduction en solo de

Besame Mucho est un modèle du genre). Ruly Herrera lui imprime un swing constant et fait, lui aussi, preuve d'un brio qui ne verse jamais dans la démonstration gratuite.

Le pianiste proclame son admiration pour la musique classique. Il fait l'éloge de Bach, Mozart, Beethoven et Rachmaninov. Un discours que vient corroborer son interprétation de morceaux inspirés souvent par la musique cubaine, mais puisant à bien d'autres sources. Il habille chacun de couleurs originales, fait pour cela un large usage de l'électronique. Peut-être au détriment, parfois, du piano acoustique, où il excelle ? Il est vrai qu'il a acquis, au fil des ans, toute la rouerie d'une « bête de scène ». Il fait chanter au public un Mambo para Nina qui incite aussitôt les danseurs à se masser au pied de la scène. Une ambiance digne des descargas, ces jam sessions qui ont fait la réputation du jazz cubain. Un final en apothéose. Digne d'un festival qui aura, tous les soirs, drainé la grande foule et tenu toutes ses promesses.

Jacques Aboucaya

(merci à Julie R.)